

peut être question, j'aime à le croire, que d'une courte absence; votre mère a trop complètement renoncé au monde pour ne pas revenir sur sa résolution. — Des affaires l'appellent à Paris, et je dois être du voyage, répondit Jules: si je pouvais espérer de vous y voir, je parais avec moins de regret.

— Non! non! mon jeune ami, n'y comptez pas, dit M. de Civray; mais ma confiance vous est acquise à bien des titres. Retournons ensemble au château, je vous ferai connaître les motifs qui m'interdisent le séjour de Paris, où j'ai passé un temps bien heureux, mais où j'ai acquis la triste preuve qu'un bonheur sans mélanges ne saurait durer sur cette terre.

Ils arrivèrent au bas du perron gothique, Jules, touché du récit à peine terminé du comte, serra vivement sa main, et vit avec regret un importun interrompre leur conversation. Affable pour tous ceux qui avaient affaire à lui, M. de Civray s'éloigna un instant avec le nouveau venu. Marie, absorbée dans ses pensées; et tenant à la main un livre d'heures, descendait alors les degrés du perron; Jules la voyait pour la première fois depuis la nuit qui faillit lui devenir fatale, le voyage de Lyon. La modeste demeure de Mme. Lanot, tout ce qu'il avait vu et entendu, paraît en faveur de cette orpheline, et justifiait à ses yeux l'intérêt si vil qu'elle lui inspirait.

Marie fut un peu intimidée de cette subite rencontre, mais supposant que M. de Menneville était devant ses yeux, elle voulut saisir cette occasion pour lui exprimer sa reconnaissance. — Louise n'a appris, lui dit-elle, avec un accent plein de sensibilité, tout ce que je vous devais, monsieur: je sais qu'il n'a pas tenu à votre générosité que je n'aie à vous remercier d'avoir conservé une existence plus précieuse que la mienne; croyez, oh! croyez bien que je ne l'oublierai jamais.

Jules ne trouva aucune réponse à ces paroles timidement prononcées. Cependant, rempli du souvenir qu'elle venait de rappeler, Marie remerciait encore des yeux lorsqu'elle s'éloigna. Jules la suivit du regard et vit qu'elle se rendait à l'église, dont une des portes donnait sur le parc. M. de Civray le rejoignit au moment où Marie venait de le quitter.

— Dois-je attribuer, mon cher Jules, dit-il, en souriant, l'état où je vous vois, à la pensée de notre prochaine séparation? Vos vieux amis sont sensibles à ce témoignage de votre attachement. — Je méconnaîtrais vos bontés pour moi, si je n'éprouvais une véritable peine de notre séparation, dit Jules, déconcerté de l'air un peu railleur de M. de Civray; il se hâta de prendre congé de la comtesse et de la famille; puis, il porta ses regards sur le parc; le comte, qui suivit ce mouvement, devina que, dans la pensée de Jules, tous ses adieux n'étaient pas faits; mais loin de vouloir le retenir: — Mon cher ami, lui dit-il, malgré tout notre plaisir de vous posséder, il me semble sage de fixer votre attention sur le cadran: il est dix heures, et vous partez à midi. — Vous avez raison, dit le voyageur, un peu mécontent de cet avis. Adieu, adieu donc, et puisse le printemps nous réunir encore. — C'est notre vœu à tous, dit le comte; je vous suis jusqu'à l'avenue; il ne coûterait de perdre un seul des instant que je puis passer avec vous.

Jules venait de quitter son ami et prenait tristement le chemin de Menneville, lorsqu'il entendit prononcer son nom; la voix paraît d'un arbre où s'était posté Philpon. — Que fais-tu là, commissionnaire du malheur? dit Jules en le reconnaissant. — Moi, monsieur, ah! vraiment ce que je fais; mon métier de chaque jour, dit le sacristain; devenu tailleur d'arbres, j'émonde des branches, comme vous le voyez; quant à la commission, mon épouse m'avait perdu votre lettre; je voulais me fâcher, mais selon son habitude, elle a pris les devants et s'est mise à gronder si fort qu'elle m'a fermé la bouche: mais Mme. de Menneville a votre lettre depuis hier, je l'ai retrouvée dans la buche, et tout enfarinée, mais le papier n'en était que plus blanc.

— Tu ne seras cependant pas surpris, dit Jules, si je choisis désormais un autre messager. — Monsieur, reprend Philpon, vous êtes bien le maître; seulement si j'ai un conseil à vous donner, tâchez que votre commissionnaire soit encore garçon: une femme gâte toutes les affaires; croyez-en mon expérience, car Dieu sait ce qu'elle me coûte. — Sois tranquille, je m'y prendrai mieux que par le passé.

En achevant ces mots le jeune cavalier mit son cheval au galop et arriva à Menneville au moment où sa mère se disposait à partir. Nous ne le suivrons pas dans le tourbillon des bruyants plaisirs de Paris. Il nous suffira de dire qu'il n'en fut nullement ébroué.

Élevé par un précepteur distingué, dans le château de ses pères, il ne l'avait eût dit que pour subir les examens du baccalauréat. L'étude, la peinture, ses relations de voisinage, la chasse, la surveillance des travaux champêtres occupaient ses loisirs. Chacun le plaigait dans la famille de Civray, Louise exceptée. On sait à quel point elle désirait voir Paris; Louise se serait gardée d'en parler désormais à sa mère, mais elle se dédommageait de cette réserve dans ses causeries avec la marquise, sage et affectueuse confidente, toujours prête à l'entendre et à la calmer. Il existait un autre sujet de conversation que Louise ramenait fréquemment sans succès.

Le tableau voilé excitait, depuis son enfance, sa précoce curiosité toujours active et jamais satisfaite. Plus jeune, on lui opposait la légèreté de son âge, maintenant on invoquait sa patience et sa raison. Cependant la présence, la douce société de Marie, si agréable à Louise, ôta au séjour de la campagne un parti de sa sévérité; le cœur si reconnaissant de l'orpheline lui faisait un devoir de céder sa douceur à ses amis, aussi ne s'y livrait-elle que devant Dieu. Aimable, gracieuse, attentive, elle se faisait chérir de tous; son esprit cultivé, ses talents si rares dans la position de fortune où elle s'était trouvée, étonnaient et charmaient Mme. de Civray. Un jour qu'elle lui en témoignait sa surprise, Marie lui apprit comment les leçons et les soins de

Mlle. d'Enfréville avaient complété l'éducation si heureusement commencée par Mme. Lanot.

Le lendemain de cette conversation, Marie trouva dans sa chambre un chevalet et tout ce qui lui était nécessaire pour peindre ou dessiner; obligée de renoncer à cet art, elle en avait fait le sacrifice avec cette douce joie qu'inspire le sentiment du devoir; mais elle fut vivement touchée de l'attention délicate qui lui permettait de se livrer encore à son passe-temps favori. Ah! se dit-elle en soupirant de plaisir, que mon premier ouvrage soit pour ma chère bienfaitrice! Je vais exercer la patience d'Henri, et m'appliquer à retracer ses traits enfantine; ma reconnaissance m'inspirera, et si je réussis, peut-être parviendrai-je à substituer cette gaie et douce image à ce tableau muet et cache, qui excite si fort le courroux de Louise.

Tout heureuse de ce projet, Marie se mit à l'œuvre, en parla à Henri, son confident obligé, et même à Louise. Le but de son travail les réjouit tellement, qu'ils promirent le secret, et, chose plus étonnante, ils le gardèrent!

Suite et fin au prochain numéro.

Ornements d'église.

AUX MESSIEURS DU CLERGE.

En venant solliciter les commandes des MM. du Clergé, le Soussigné, (d'après les rapports qu'il vient d'établir avec les principaux fabriciens de Lyon) n'a pas cru mieux démontrer les avantages offerts au Clergé du Canada, que par la communication de l'extrait suivant.

LYON, 12 DÉCEMBRE 1843.

A M. J. C. ROBILLARD, }
NEW-YORK. }

« Nous sommes certains que les MM. du Clergé des Etats-Unis et du Canada, trouveront de grands avantages à vous confier leurs ordres. Ils auront d'abord la facilité de

CHOISIR SUR ÉCHANTILLONS

et même de faire les modifications désirées aux divers dessins qu'ils auront sous les yeux.

« Comme nous fabriquons exprès (à moins d'ordres pour objets inférieurs) les marchandises seront toujours d'une FRAICHEUR irréprochable.

« Sous le rapport des prix, vous n'aurez pas de concurrence possible, puisque nous vendons ici à des commissionnaires, qui expédient à d'autres commissionnaires, tandis que vos correspondans achètent comme s'ils étaient eux-mêmes en fabrique. » Les échantillons des objets les

PLUS RICHES ET LES PLUS NOUVEAUX, seront exposés à Montréal, aux Magasins de JOSEPH ROY, Ecr., et plus tard à Québec, chez G. D. BALZARETTI, Ecr.

On remplira avec un soin tout particulier les ordres en tout genre, qu'on voudra bien remettre pour OBJETS D'ÉGLISE.

On fera venir les ORNEMENS tout faits, si on le préfère.

J. C. ROBILLARD,

No. 32, Beaver à l'encoignure de Broad Street, New-York.

MANUEL OU REGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ DE TEMPERANCE, DEDIE A LA JEUNESSE CANADIENNE PAR M. CHINIQUY, PRÊTRE, CURÉ DE KAMOURASKA.

LES PERSONNES qui désireraient se procurer le petit ouvrage ci-dessus, pourront s'adresser au Bureau des MÉLANGES.

Prix: trente sols; quatorze schellings la douzaine.

ON demande à St. VALENTIN un MAÎTRE D'ÉCOLE marié. S'il savait les langues Française et Anglaise, il serait préféré. S'adresser à JOSEPH BISSONNET, écuyer, Commissaire d'École.

ÉTABLISSEMENT DE RELIURE.

CHAPELEAU & LAMOTHE,
Rue St. Thérèse, vis-à-vis l'imprimerie de MM. J. STARK et Cie.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

ON s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 73d.
Dix lignes et au-dessous, 1re insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, Prop.
Publié par J. B. DUPUY, Prop.
Imprimé par J. A. PLINGUET.